



MARCEL **BRION**

de l'Académie française

TEXTO

Michel-Ange

MICHEL-ANGE

DU MÊME AUTEUR

Les Médicis, XIV-XVIII^e siècle, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2021.

Les Borgia. Le Pape et le Prince, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2019.

Attila. Roi des Huns (434-453), Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2016.

Machiavel, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2016.

Vienne au temps de Mozart et de Schubert, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2015.

Blanche de Castille. Régente de France, mère de Saint Louis, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2014.

Charles le Téméraire. Duc de Bourgogne (1433-1477), Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2014.

Frédéric II de Hohenstauffen, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2011.

MARCEL BRION
de l'Académie française

MICHEL-ANGE

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

1^{re} édition : Albin Michel, 1939

© Éditions Tallandier, 2022 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4853-9

CHAPITRE PREMIER

Un enfant parmi les marbres

Le 6 mars 1475, un enfant naquit dans la maison de Messer Lodovico Buonarroti, podestà de Caprese et de Chiusi. Il était deux heures du matin. Si quelque astrologue avait pris la peine d'observer le ciel à ce moment, il aurait constaté l'ascendance de Mercure et de Vénus. Le fait que ces deux planètes étaient en même temps reçues chez Jupiter ajoutait à tous les heureux augures que l'on pouvait tirer de la rencontre de ces puissants dieux. Enfin, on était un lundi, ce qui plaçait l'enfant sous l'influence de l'astre capricieux.

Superficiellement, on aurait pu déduire de la domination de Mercure que le nouveau-né montrerait des aptitudes particulières pour le commerce. Son père en aurait été enchanté, car en vrai bourgeois florentin, il estimait que rien ne pouvait être plus noble et plus beau que le monde du négoce. Sa mère sourit, peut-être, en apprenant que Vénus lui était favorable. Sans doute serait-il alors aimé des femmes, promis aux joies et aux angoisses de la passion. Jupiter seul portait, cependant, de véridiques présages, car c'est sous son signe que naissent les grands créateurs, ceux qui commandent

aux autres hommes, et, autant que cela est possible aux faibles humains, s'égalent aux dieux.

Mais pas plus qu'on ne s'était soucié de tirer l'horoscope du premier fils, Lionardo, né deux ans plus tôt, on ne se préoccupa de noter les conjonctions planétaires présidant à l'arrivée du second. Sa mère, de santé fragile, paraissait épuisée par l'effort de le mettre au monde. Son père, qui avait été fort inquieté durant toute la grossesse d'une chute de cheval que sa femme avait faite quelque temps auparavant, se réjouissait, en homme simple, de trouver ce garçon sain, de bonne constitution, prêt à faire son chemin dans la vie et à devenir, s'il plaisait à Dieu, un bon chrétien et un honnête bourgeois. Lui-même, ayant peu de besoins et possédant des goûts modestes associés à une médiocre ambition, ne désirait pas autre chose.

Peut-être aurait-il caressé de plus hauts désirs s'il s'était souvenu davantage des origines de sa famille. Les Buonarroti Simoni comptaient, en effet, parmi les citoyens les plus distingués de Florence. Ils s'étaient illustrés dans le commerce qui, dans cette ville, constituait la base de son aristocratie. Ils avaient figuré maintes fois dans les Conseils municipaux, délégués prudents et écoutés, ménagers du bien public autant que de leur propre fortune, respectueux devant les grands de la cité, c'est-à-dire la banque et le haut commerce. Une fortune stable, une réputation d'honnêtes marchands, la considération des bourgeois, ils n'en demandaient pas davantage.

S'ils étaient remontés plus haut, ce qu'ils ne se souciaient pas de faire, car la mentalité des Florentins n'encourageait pas l'orgueil nobiliaire, ils se seraient

rappelé pourtant que les Simoni étaient apparentés aux comtes de Canossa. Et, jadis, Bonifazio de Canossa avait épousé la sœur de l'empereur Henri II, Béatrice, flatteuse union dont était née la comtesse Mathilde, illustre dans l'histoire de l'Italie médiévale. Mais les Buonarroti du xv^e siècle étaient trop modestes pour tirer vanité de ces glorieux ancêtres. Peut-être la parenté était-elle douteuse. En tout cas, dans le milieu où ils vivaient, il était mieux porté de descendre de commerçants prospères que de se réclamer des grands seigneurs d'autrefois.

C'est pourquoi le digne Lodovico Buonarroti, tout héritier qu'il pouvait être des empereurs allemands, se contentait-il d'exercer, avec une juste et sage modération, les fonctions de podestà dans les petites villes où la Seigneurie de Florence l'avait envoyé.

Caprese se trouve dans la vallée de la Singarna, non loin de Chiusi. La Singarna est une rivière sans ambition personnelle, qui se jette dans le Tibre, partageant ainsi la destinée d'un fleuve glorieux, et satisfaite de se confondre avec ses nobles eaux. Qui parle du Tibre évoque Rome, ses pierres millénaires, son histoire de flammes et de sang, ses empereurs et ses consuls, ses légions qui piétinaient les dalles des routes de la Syrie à l'Écosse, ses intrigues et ses triomphes, la basse politique du Forum et les retours des généraux glorieux, traînant derrière eux les dépouilles d'Athènes, d'Alexandrie, de Pergame, de Jérusalem. Caprese est une halte sur la route idéale de Florence à Rome. Le ciel avait ordonné le destin de l'enfant entre les planètes de la puissance, de la gloire, du succès matériel, de l'amour. La terre plaçait les racines de sa vie à mi-chemin de Florence et de Rome, à distance égale de la très vieille

citée, toute chargée d'antiquité, alourdie, écrasée par toutes ces couches de siècle qui la recouvraient de souvenirs comme de strates d'un limon encore fertile, et de la très neuve Florence, où le monde venait de renaître, et toute l'Italie, toute l'Europe étaient encore éblouies de cette Renaissance qui, depuis trois quarts de siècle, multipliait avec une prolifération fantastique les génies de tous genres, les plus modernes novateurs.

Cette terre, enfin, était la terre des Étrusques. Les Étrusques, effacés de l'histoire italienne par Rome, avaient laissé dans cette terre leurs tombeaux. Les subtils, les tristes, les patients Étrusques, que la pensée de la mort hantait, et qu'un paysan surprenait parfois au fond de leurs sépulcres, quand sa charrue ou sa pioche défonçait un tumulus. Une odeur fatale de moisissure et de charnier montait. Si le paysan avait assez de courage pour ne pas craindre les ténèbres et les fantômes des païens, il descendait les marches d'un escalier minutieusement bâti. Il se trouvait alors dans les chambres obscures et silencieuses de cette maison souterraine habitée par des morts. Il heurtait du pied des vases qui se brisaient en tombant. Sa main rencontrait un visage de terre cuite qui gardait son sourire millénaire. Une main de pierre venait au-devant de sa main. Il sortait, enfin, heureux de retrouver le soleil quotidien, la fraîcheur de l'herbe, l'odeur des champs.

Mais il revenait, car c'est dans les tombes païennes qu'on a découvert des trésors d'argent et d'or que les marchands d'antiquité achètent volontiers. Il revenait, tenant une torche ou une lanterne, et, de la sépulture obscure, la vie se précipitait vers lui avec la lumière. Des athlètes à la nudité d'ocre couraient sur les murs.

Des jeunes gens banquetaient parmi les danseuses et les musiciens. Il y avait des pêcheurs harponnant les poissons qui bondissaient, des chasseurs prenant les oiseaux au filet. Mais il y avait aussi de sanglantes scènes de batailles et de supplices, dont l'intrus s'épouvantait, et, soudain, bougeant affreusement avec la lampe que tenait une main tremblante, surgissait un énorme démon bleu, au nez crochu, coiffé de vipères, qui dardait ses griffes et ses crocs.

Conduits par un génie au sourire ironique, avide et cruel comme une hyène, qui chargeait ses épaules d'un merlin de boucher, les morts s'en allaient vers un improbable au-delà. Mélancoliques, résignés, la tête basse, d'une démarche lente et lasse, retenus par quels soucis, harcelés par quelle angoisse que le démon bleu ne devait pas voir, ils marchaient vers les ombres, appartenant déjà aux ombres, ayant leur gravité indifférente, apathique.

Et ce qui restait de ces morts qui furent vivants, une poignée de poussière, reposait dans ces cercueils sur le couvercle desquels leur effigie était couchée. Tel qu'il était sur terre, caressant sa femme avec un joli rire malicieux et sensuel, ou tenant une coupe avec cette hébétude solennelle et satisfaite de l'ivrogne qui a enfin trouvé l'engourdissement auquel il aspirait. Il y avait aussi les fonctionnaires, si fiers des charges exercées durant leur courte vie, qu'ils voulaient entrer chez les ombres avec les insignes de leurs magistratures et perpétuer dans une immortalité sans frontières leur fierté de juge, de percepteur, d'officier ou de munitionnaire.

Les divinités telluriques qu'ils adoraient, veillaient encore au fond de ces tombes, sous la garde des génies

assassins, des démons bleus, et des monstres faits de nombreuses bêtes. Leur art magique, capable de déchaîner des orages, d'arrêter des armées, de faire monter du sol les tristes fantômes. Leur dévotion à la mort et aux terreurs nocturnes. Leurs cauchemars aux visages évasifs et terrifiants. Toutes les villes étrusques avaient été effacées du sol, mais leurs tombes creusaient la terre comme les cellules de nombreuses et vastes ruches. Leur lourde mélancolie attristait ce pays, fourré de cadavres, d'urnes à poussières, de statues de terre cuite qui imitaient avec ruse le sourire des vivants, de fresques funéraires où des humains sans méfiance banquettaient sans prendre garde aux démons bleus, tapis derrière les portes. L'odeur de cette mort étrusque imprégnait toute cette terre. On ignorait tout d'eux, leurs origines, leur langue, leurs coutumes, leurs cultes. On ne savait rien de leur vie. On ne connaissait d'eux que cette mort somptueuse, compliquée, qui a besoin de garder encore tous les accessoires de la vie. Et leur esprit montait à travers les bizarres voûtes de pierre sous lesquelles on avait cru les écraser définitivement, avec leurs pesantes angoisses, leur attente anxieuse de l'au-delà, leur détachement terrestre, leur appartenance absolue, sans réserve, presque heureuse, à la terre, à la plus profonde terre, celle qui n'est plus la terre des bois, des vignobles, des champs, des villes et des villages, mais la terre des morts, pleine de morts.

*

* *

Le fils de Lodovico Buonarroti fut porté à l'église, et on le baptisa Michelangelo. Michel-Ange. L'Ange

Michel. Ses parents le plaçaient sous le parrainage du grand auxiliaire céleste, celui qui renversa les démons au plus profond de l'enfer. Mais il n'y eut pas, dans ce grand conflit céleste, que des anges fidèles et des anges rebelles. Origène raconte que certains, indécis encore, hésitaient à demeurer avec Dieu ou à suivre Lucifer. Tandis que leurs compagnons choisissaient délibérément la soumission ou la révolte, ceux-ci balançaient entre la beauté de l'obéissance et l'ivresse de la rébellion. Ces anges irrésolus, Dieu en a fait des hommes, dit Origène, afin qu'ils aient le temps de choisir, en connaissance de cause, le parti qu'ils voulaient prendre. Et c'est pourquoi la vie de l'homme est ainsi une perpétuelle hésitation entre la terre et le ciel, entre Dieu et le Diable, jusqu'au jour où la mort choisit pour nous.

Les forces obscures de la terre et la nostalgie de l'ange se disputeront aussi cet enfant qui, pour le moment, n'est qu'un bébé, jouant avec des outils de tailleurs de pierre, dans le jardin d'une maison d'artisan à Settignano. Michel-Ange avait à peine un an quand son père, le podestà Buonarroti, fut relevé de charge et rappelé à Florence. Francesca, sa mère, était enceinte de nouveau, malade, affaiblie. L'enfant fut mis en nourrice, alors, chez une bonne femme qui l'allaita et le traita avec une sollicitude maternelle, comme elle l'eût fait pour son propre enfant.

Tout le jour, ce bébé entend le crissement de la scie mordant la pierre, les coups sourds du maillet, le grincement du ciseau. Ainsi que ceux des autres habitants de la maison, ses vêtements sont couverts d'une fine poussière de marbre. Les ouvriers travaillent dans la cour, et leurs chansons se mêlent au fracas des outils.

Dès qu'il est assez grand pour marcher, l'enfant circule au milieu d'eux accoutumé à ce chant du métal contre la pierre, qui déjà prend pour lui un accent héroïque. Chant de lutte, chant de victoire. N'est-ce pas le plus beau triomphe sur la matière, que celui qui consiste à imposer au minéral brut la forme des rêves ?

Sans doute n'est-il pas question de sculpture dans l'atelier du père nourricier. Cet homme n'était qu'un modeste artisan, auquel on ne confiait pas de travaux délicats, et qui n'avait guère autre chose à faire que donner une forme régulière aux blocs confus amenés des carrières. Mais la vertu d'une ligne exacte, d'un angle parfait, d'une surface sans défaut... Des rochers informes dégringolaient dans le chantier du haut des lourds chariots traînés de bœufs, et c'était la noble tâche de ces artisans que d'en faire des pierres précises, dignes de trouver leur place dans une église ou dans un palais. Parfois aussi confiait-on au maître carrier l'exécution d'une moulure, grâce à laquelle la pierre se divisait aussitôt en lumières et en ombres, peut-être même d'un motif décoratif assez simple pour être abandonné à des ouvriers, une bande d'oves ou de perles, ou des palmettes modestes.

Le petit Michel-Ange se promenait parmi les blocs, allant des masses rocheuses dont les arêtes à vif trahissaient encore l'extraction hors de la carrière, jusqu'aux blocs à peine dégrossis, dont la géométrie s'emparait pour les contraindre à sa volonté régulière, jusqu'aux pierres, enfin, que les maçons venaient chercher et dont ils éprouvaient du bout du doigt le poli luisant et lisse. Comme eux, Michel-Ange posait ses mains sur les pierres, et il apprenait à reconnaître au toucher les

substances si diverses dont est fait le corps de la terre. Il distinguait, avec la subtilité particulière de ses doigts, la *pietra serena* et le travertin. Discriminer la pierre du marbre n'est pas chose difficile, mais le marbre même, il le nommait, les yeux fermés, devinant le trajet des veines qu'il suivait, sentant combien le *tissu* du porphyre était autre que celui du cipolin.

Il apprit à aimer et à respecter la pierre brute, ainsi qu'on doit respecter et aimer tout ce contre quoi on est appelé à lutter. Il éprouvait, avec cette divination de l'enfance, que sa destinée se liait à la pierre, à ses résistances, à ses séductions, à ses âpres et dures beautés. Ses jouets furent le maillet, le ciseau, et cet arc singulier qui tourne en vrombissant et dont on se sert pour perforer les marbres les plus rebelles. Il prenait des morceaux de pierre dans ses mains et il les soupesait. Il en connaissait le grain et le poli, la densité et le poids. Déjà, il pressentait tout ce qu'on peut faire dire à la pierre.

Parce qu'on ne laissait pas traîner à sa portée le papier trop précieux pour être gaspillé, les plumes rares, il apprit à dessiner avec des morceaux de charbon de bois sur des éclats de marbre, dont les cristaux scintillaient précieusement. Ainsi faisaient les vieux maîtres égyptiens. Ainsi Giotto, le plus ancien des peintres modernes, le plus moderne des peintres anciens, dessinait sur une pierre, tandis qu'il gardait son troupeau. Que dessinait Michel-Ange ? Comme tous les enfants, les rêves que son imagination lui présentait. Ce n'est pas spontanément que l'enfant reproduit des formes réelles. Il préfère donner une figure aux formes vagues de sa fantaisie. Et l'on riait, dans la maison de la nourrice, de voir l'enfant si adroit déjà, mais qui aurait deviné quelle vocation

couvait dans ses essais naïfs, quel génie brûlait dans ces mains d'enfant qui ne touchaient la pierre qu'avec un respect presque religieux et, en même temps, avec l'autorité puissante et sûre d'elle-même de l'homme résolu à sortir vainqueur de ce combat.

Les mains de Michel-Ange ? Les commentateurs et les portraitistes nous ont parlé de son visage, mais combien ces mains dont on ne nous a rien dit devaient être expressives aussi ! Chez l'homme qui est né sculpteur, le toucher a plus d'importance que la vue, ou, plutôt, les deux sens convergent et se rassemblent en un seul pour instruire l'artiste de la forme du monde. Cette familiarité avec la pierre, il la doit à ses mains qui ont éprouvé la palpitation secrète du minéral, cette vie profonde et mystérieuse du marbre, cet *accord* déjà qui s'établit entre la matière aspirant à la forme et la volonté créatrice d'où cette forme naîtra.

Chez l'humble tailleur de pierres de Settignano, Michel-Ange acquiert tout enfant la certitude première de son art. Que la forme ne se réalise pas par ce que l'on ajoute, mais par ce que l'on enlève. La ductilité commode de l'argile ou de la cire offre une voie large et trop facile. Le chemin héroïque du sculpteur passe par la porte étroite de la taille directe, dans cette intuition géniale qui découvre la forme existant préalablement dans la masse informe. Et c'est tout ce que le ciseau fait tomber de cet informe qui permet à la forme de naître, précise, intacte, totale, parfaite de tous les refus et de tous les abandons de la matière.

S'il est vrai qu'il demeure quelque chose des hommes dans les lieux où ils ont vécu, où ils ont créé, comment le petit Michel-Ange n'aurait-il pas éprouvé, dans ce

village de Settignano, la présence d'une ombre exquise, celle de ce sculpteur qui porta, de son vivant, le beau nom de Desiderio ? De tous les maîtres florentins du Quattrocento, aucun n'avait exprimé comme lui la grâce des jeunes femmes minces, au long cou, la gaieté joueuse des enfants, l'harmonieuse sveltesse des jeunes gens. Desiderio, le roi des formes suaves et souples, qui sut si bien traduire toutes les élégances du corps et de l'esprit, si pur et si sensuel en même temps, si délicat et si précis. La jeunesse et la joie de vivre, la beauté de la chair sans contrainte et de l'âme sans inquiétude, voilà ce que Desiderio avait apporté dans cette Florence émerveillée, qui se fût presque blasée sur la naissance des chefs-d'œuvre, car il en naissait chaque jour... Desiderio !

Le vieux rêve grec que la Renaissance florentine avait fait sien prenait corps dans les statues et les bas-reliefs de Desiderio. Il n'y avait plus de discordance entre les sens et l'esprit. L'âme ne s'effarouchait plus des joies de la chair. Elle y prenait sa part, et elle y apportait en échange le raffinement du plaisir sublimé par tout ce que le sentiment peut avoir de plus exquis et l'intelligence de plus précieux. Cette harmonie que la Grèce avait rencontrée à un moment de son histoire, et vers laquelle le monde aspirait encore, à travers le Christianisme, malgré le Christianisme, elle vivait dans les anges et les madones de Desiderio.

Michel-Ange racontait, au déclin de sa vie, qu'il avait sucé la passion de la sculpture en même temps que le lait de sa nourrice, dans ce village de Settignano. Il ne nous a jamais parlé de Desiderio dont le nom reste associé à celui de sa terre natale, de ce Desiderio da Settignano, qui mourut à trente-six ans, et pour qui le conflit avec la

Pierre brute ne fut qu'une merveilleuse occasion de faire vivre le rêve antique, ressusciter avec des ailes d'anges les éphèbes de l'Attique, de placer un enfant entre les bras des vierges Corés, d'écrire le sourire chrétien sur des lèvres faites pour célébrer la joie d'Aphrodite et la mystérieuse puissance de Pan.

Settignano, enfin, c'était la campagne, les champs, les vignes, le paysage exquis et mesuré offert aux yeux de toutes parts, sans que rien ne l'exclue ou le limite. Quand, devenu grand, Michel-Ange revient à Florence dans la maison paternelle, tout lui paraît étroit et gris ; des ruelles sombres serpentent entre les hauts murs sévères des palais. La ville est serrée dans ses remparts comme dans un poing. Et puis, il n'y a plus de mère dans la maison. Francesca vient de mourir. Quatre frères avec lesquels il n'a pas vécu. Un veuf sévère et triste. Voilà ce que l'enfant trouve en quittant la demeure du tailleur de pierres. Plus de chansons, plus de bruits de scie ou de ciseau. Le silence d'une maison endeuillée par la mort. Des chambres obscures ouvrant sur une ruelle sans lumière, sans air. Un père qui regarde, mécontent, ce garçon dont on a fait un petit paysan, qui a pris les manières et le langage des apprentis carriers, qui garde encore de la poussière de marbre sous les ongles, qui parle de sculpter et de dessiner. Ses frères ricanent, et considèrent l'intrus avec une méfiance pleine de raillerie. Ils savent, eux, qu'ils sont promis aux beautés et aux prospérités du négoce. Ils s'y préparent en tuant en eux tous les rêves, tous les désirs, toutes les aspirations qui pourraient encombrer d'obstacles la route vers le succès commercial. Michel-Ange revient de Settignano avec la ferme volonté d'engager la bataille contre la pierre brute,

de devenir un artiste, un créateur. Messer Lodovico lui jette un regard de triste réprobation.

*

* *

Je ne sais si l'école de Francesco da Urbino était un de ces collègues joyeux, qui commençaient à être de mode, où l'on cherchait à réaliser la perfection du corps tout en ornant l'esprit, et où la culture humaniste s'enrichissait de chansons et de danses. Francesco, c'était, plus probablement, un magister à férule, soucieux d'entasser dans ces jeunes intelligences qui lui étaient confiées les arguties compliquées de la grammaire, les folles et naïves sciences sur la constitution de l'univers et de l'homme, les sévères rigueurs de l'arithmétique. Du latin, aussi, sous sa forme la moins gracieuse et la plus rébarbative.

Tel était le pédagogue auquel l'ancien podestà de Chiusi confia son fils avec la consigne de l'élever et de l'instruire, et, bien entendu, d'extirper de son imagination cet absurde désir d'être un artiste. Qu'était-ce qu'un peintre ou un sculpteur, en ce temps-là, malgré le cas que certains faisaient d'eux ? Des artisans faméliques, des bohèmes qui recevaient en échange de chefs-d'œuvre des soldes d'ouvriers. Peu considérés de la bourgeoisie, ils faisaient gilde commune avec les épiciers et les apothicaires. Ils n'avaient pas de nom ; on les désignait par leur prénom, auquel on ajoutait celui de leur père ou le nom de leur ville natale ; on les connaissait davantage par le sobriquet que leur valait leur aspect physique, leurs usages singuliers : le Toqué, Petit-Tonneau, Petit-Brun, l'Homme au Chapeau, le Pédéraste. C'était la coutume

à cette époque, et le plus grand homme de guerre de ce temps, Bartolomeo Colleone, était célèbre sous un surnom que nous rougirions de traduire en français. C'était pour rejoindre ces gens-là que Michel-Ange voulait abandonner les traditions familiales ?

Il n'y avait plus de mère pour détourner les coups dont le père irrité corrigeait l'enfant indocile. À l'école aussi on le battait, quoiqu'il fût intelligent et tenace, mais il n'appliquait son intelligence et sa ténacité qu'à ne rien vouloir apprendre de ce que Francesco essayait de lui enseigner.

Pourquoi cette résistance ? Michel-Ange avait toutes les qualités qui font les bons élèves, et il possédait infiniment plus de dons que tous ses autres condisciples. Son professeur ne pouvait donc comprendre cette force d'inertie que l'enfant apportait aux études, cette volonté bien arrêtée de ne rien faire, de n'ouvrir ni un livre ni un cahier, de regarder par la fenêtre la fuite des nuages pendant que ses camarades s'appliquaient consciencieusement à leurs devoirs.

Francesco da Urbino, qui n'était pas un sot, devina qu'il y avait là-dessous quelque mystère. Il interrogea adroitement l'enfant qui garda farouchement son secret. Mais comme il dessinait en cachette, son maître comprit que Michel-Ange ne se souciait que d'une seule chose : devenir un artiste. Telle était sa vocation, et, de toutes ses forces, il luttait contre les obstacles qui pourraient contrarier cette vocation.

Ni les reproches ni les coups ne firent céder cette volonté rétive. Aucun raisonnement, démontrant les hasards, les vicissitudes de la vie d'artiste, en contraste avec la prospérité calme, solide et respectée

Table

CHAPITRE PREMIER. – Un enfant parmi les marbres	7
CHAPITRE II. – Le Jardin des Dieux	23
CHAPITRE III. – Éclat et crépuscule des Medici	45
CHAPITRE IV. – Un rêve bâti sur l'eau	69
CHAPITRE V. – Bacchus romain	93
CHAPITRE VI. – « David avec la fronde et moi avec l'arc »	115
CHAPITRE VII. – La bataille des cartons	137
CHAPITRE VIII. – La rencontre des géants	161
CHAPITRE IX. – Le pape-tempête	183
CHAPITRE X. – « Moi, sculpteur, j'ai peint... »	201
CHAPITRE XI. – La création du monde	227
CHAPITRE XII. – Le retour du Sinaï	249
CHAPITRE XIII. – Hymne à la nuit	275
CHAPITRE XIV. – Intermède politique et guerrier	297
CHAPITRE XV. – L'ange et l'écorché	319
CHAPITRE XVI. – La colère de Dieu	341
CHAPITRE XVII. – Amitié des âmes	361
CHAPITRE XVIII. – « Seul comme le bourreau »	381
CHAPITRE XIX. – La paix de Dieu	403

MICHEL-ANGE

Esquisse pour un portrait de Michel-Ange	421
Notes biographiques	437
Éléments de bibliographie	443